

2491

**LIU, LIU, LIU, LIU, PUI DE
DOMN**

Liu, liu, liu, liu, pui de domn,
Mult te leagăn și n-ai somn.
Liu, liu, liu, liu, pui de crai,
Mult te leagăn și somn n-ai.
Legănându-te pe tine
Mult lucru mie-mi rămâne:
Și de iarnă și de vară,
De toamnă, de primăvară,
Și din casă, și de-afară.
Liu, liu, liu, liu, cu mama,
Culcă-te și nu zdera
Că mama te-a legăna,
Ț-a hori, te-a dezmerda:
Să crești mare ca bradu,
Mândru ca rujmalinu;
Să sii mare ca un fag
Și la fete fecior drag.

**HUSH, MY BABY, HUSH
AND SLEEP**

Hush, my baby, hush and sleep,
Lullabies I sing to thee.
Hush my baby, hush my king,
Never cry when mummy sings.
Rocking you without a stop
Keeps me from doing my work
Winter, summer, spring and fall,
I can't finish it at all,
Whether in or whether outside.
Hush my baby, hush and sleep,
Never cry when mummy sings,
Mummy'll rock you in your
swing.
Grow as tall as a fir tree
Red in face like a rose be
As tall as the proud beech tree
So that all girls should love thee.

2492

JELE-I PARE CODRULUI

Jele-i pare codrului
După verde frunza lui,
Da' mai jele-mi pare mie
Dup-a mea copilărie.
Codrule, răcătănat,
Tot așe te-ai lăudat,
Că tu ți-i ținea frunza
Toamna ca primăvara;
Vezi codrule, c-ai mințit,
Frunza-n tine-o gălbinit.
Așe trece viața mea
Cum cade-n codru frunza;
Așe trec și anii mei
Cum cade frunza din tei.

LYDIA BLOCH

”J'ai promis de dire mes souvenirs d'enfance”, je vais laisser venir

les traces qui m'en restent dans la mémoire.

Je suis née à Bucarest, en 1933 ; j'ai bien failli ne pas arriver à terme: en janvier, quand Hitler est arrivé au pouvoir, ma mère a souhaité avorter, car elle ne se faisait pas d'illusion sur les risques de ce pouvoir nazi. Et elle se serait volontiers contentée de mon frère, déjà âgé de 9 ans. Mon père aussi était inquiet des événements en Allemagne, car en Roumanie les « gardes de fer » avaient déjà frappé et leur relation avec le parti nazi ne faisait aucun doute. Mais il désirait tellement avoir aussi une fille ! Et mon grand-père maternel a aussi encouragé sa fille... si bien qu'elle m'a gardée en elle et m'a mise au monde le 7 juillet. Encore maintenant, quand j'entends évoquer l'année 1933, même pour un événement culturel, je sursaute : je pense à la fois que c'est l'année de ma naissance, et que c'est une année marquée par les vrais débuts de Hitler. En quelque sorte une année marquée par un destin collectif noir, et pour moi, la porte ouverte à la vie, l'espoir...

Mes parents et mon frère me parlaient en français, les autres familiers me parlaient en roumain. Tous furent curieux d'entendre en quelle langue serait mon premier mot... il paraît que ce fut « eau », et comme je tentais d'attraper un verre, ce fut lui qui entra dans l'histoire familiale.

Pourquoi le français? Parce que mon père s'était trouvé en territoire français, par son travail, en 1916, quand la Roumanie entra en guerre au côté des Alliés contre l'Allemagne. Il avait 20 ans, voulait faire son devoir de patriote : il entra donc dans l'armée française ; cela lui valut de vivre l'enfer de Verdun, ses tranchées et le reste. Il fut même partiellement gazé. En 1919, l'Etat français reconnaissant lui offrit la nationalité française. Il comptait vivre en France. Puis il retourna en Roumanie voir sa famille, assez nombreuse.

Une de ses sœurs, Fanny, lui présenta une jeune fille sympathique, parlant français : Rachel, surnommée Rita. Il était encore habituel que la famille présente une épouse possible, déjà comme agréée...

Le mariage eut lieu le 2 janvier 1923 à Bucarest. Neuf mois et demi plus tard, naissait un garçon, qui fut appelé Fritz Fernand: le premier prénom en souvenir d'un des deux frères de Rita tués par la guerre. Heureusement c'est «Fernand» qui fut utilisé.

Après cette naissance, selon les habitudes de la petite bourgeoisie roumaine, la jeune maman cessa de travailler – alors qu'elle avait un poste intéressant – pour s'occuper du ménage et de l'enfant. Je pense que cela lui laissa, sans doute inconsciemment, une vraie blessure ; je le compris bien plus tard, quand je me préparais à ma vie professionnelle: son désintérêt total ne pouvait guère s'expliquer autrement. Le salaire du papa n'était pas terrible et les premières années furent difficiles du point de vue matériel. A cette époque l'avortement était libre, et souvent pratiqué dans de bonnes conditions, par l'obstétricien familial; la seule autre «contraception» possible, si on en trouvait, les préservatifs. Entre 1923 et 1933, plusieurs grossesses de ma mère furent donc interrompues assez tôt, et il y eut un mort-né que ma mère évoquait assez fréquemment avec regret; quand je faisais une bêtise, elle me disait assez souvent «si Gaston avait vécu, tu n'aurais pas été là...» ; comme j'avais –déjà – l'esprit positif, j'en concluais, en mon for intérieur ou à haute voix: «quelle chance, je suis là!» .

De mes toutes premières années j'ai assez peu de souvenirs: plutôt des instantanés, images de moments marquants ou de lieux fréquentés. Ma grand-mère maternelle, veuve, est venue habiter avec nous lorsque j'avais quatre ans, je crois: il me reste encore la sensation de ses doigts tendres me tressant les

*Nouă frați
Înt-o cămeșe-mbrăcați.*

cheveux, sur la grande terrasse propice à mes voyages imaginaires. C'était chez Radulescu, strada Libertății ; en 1973, j'ai revu la maison et la cour (si petite, alors que dans mon souvenir c'était un jardin immense...). En 1993, ma mère revint une dernière fois en Roumanie et nous avons cherché en vain: la maison avait été rasée, comme toutes celles fréquentées dans mon enfance, pour préparer le «grand Bucarest» de Ceaucescu. Je me souviens aussi des parcs où l'on me promenait et maintenant encore, lors de mes sauts à Bucarest, je suis émue et ravie en traversant le «Cismigiu». Je me souviens aussi des lacs gelés l'hiver au point qu'on y faisait du patin à glace: moi près du bord, mon frère assez loin, et ma mère lui criant de revenir car au milieu c'était dangereux. L'hiver encore, pres de Ploiesti, chez des cousines, les promenades en grand traîneau. L'été, les vacances à Mangalia: nous louions une sorte de petite pièce dans une ferme (sans doute une petite étable à cochons, nettoyée et blanchie...) et nous partions du matin au soir à la plage et en ville; mon père nous rejoignait le dimanche, il ne prenait pas de vacances, pour pouvoir payer les nôtres. Une image de maison en bois à colonnettes me hantait lors de mes retours réguliers, après 1990 : chaque fois que j'en voyais une jolie, je sentais monter en moi une émotion forte : finalement j'en ai photographié une, ai montré la photo à ma mère, sans rien dire; sa réponse fut nette : « on dirait la maison que nous avons louée avec les H., en 1936, pres de Câmpulung!» La famille en question, je l'adorais et elle me le rendait bien; pas étonnant que l'image de la maison ait concentré dans ma mémoire un souvenir heureux. En général, j'ai observé l'impact des maisons, de leur architecture même dans ma mémoire d'enfance, qui me fait réagir encore aujourd'hui quand j'aperçois une construction me rappelant mes premières années en Roumanie. L'autre trace conservée, c'est la langue: je ne l'ai plus parlée ni même entendue depuis l'arrivée en France jusque 1948, et très rarement par la suite. Mais en l'entendant, je ressentais comme une joie, un retour aux sources; en 1990, ayant en vue d'agir en Roumanie aussitôt ma «retraite», je décidai de réapprendre le roumain, pour pouvoir parler avec tout le monde, même les enfants. Il m'a fallu plus de deux ans d'efforts, sur place et en France, pour commencer à m'exprimer: j'ai alors eu la belle surprise que le langage «engrammé» jadis redémarrait, me facilitant enfin une parole plus fluide, plus naturelle, bien que l'accent ait du mal à réapparaître et que je fasse des fautes; et chaque fois, à mon arrivée au pays d'enfance, entendre la langue roumaine me ravit, me réjouit. Il me manque cependant la plupart des expressions imagées, et aussi des nuances, des double sens; cela ne me permet pas de dire les choses comme je voudrais, ni de réussir les «intégrammes»...Il faudrait travailler encore, ne pas me reposer sur le fait que je me débrouille, qu'on me comprend !

D'autres souvenirs, plus vagues: un rituel qui consistait à arroser des gens recouverts de branchages, au cours d'une fête, dans les rues de la capitale: il s'agissait de tsiganes m'avait-on dit, qui souhaitaient cet arrosage. Restent aussi quelques instantanés de soirées avec plein de monde à la maison ou chez un parent, les visites à mes tantes Fanny, Frida, Riri, ou Yetti, à des amis très chers comme Justin H. et ses parents. A propos de mes tantes: l'une d'elles était croyante et pratiquante, Yetti; le vendredi soir, elle allumait inmanquablement les bougies sur le chandelier à sept branches, et mon père la taquinait gentiment. Plus tard, je sus pourquoi il préféra tôt se construire une morale de vie hors église, dont j'ai hérité pour l'essentiel, et c'est le plus beau des héritages. J'appris aussi pourquoi il s'était détaché de la religion familiale: son père, rabbin à Pașcani, y créa une école juive et s'occupait sérieusement de son sacerdoce, il est même cité dans un ouvrage de Sadoveanu à ce sujet; mais en famille il était détestable, autoritaire en permanence, égoïste, et très dur avec sa femme et ses enfants. Heureusement le frère aîné envoya mon père, à 13 ou 14 ans, faire un apprentissage agricole en Turquie. Personnellement, je n'ai

Graba
Strică treaba.

THE FOREST GRIEVES

The forest grieves
For its lost leaves
But I do not
Though my childhood's lost.
You've boasted with ease
Never losing your leaves.
Their jaundice now proves
That to lie there's no use.
Time flows and life,
Like a leaf in the wind.
Young years flee,
Like leaves from the lime tree.

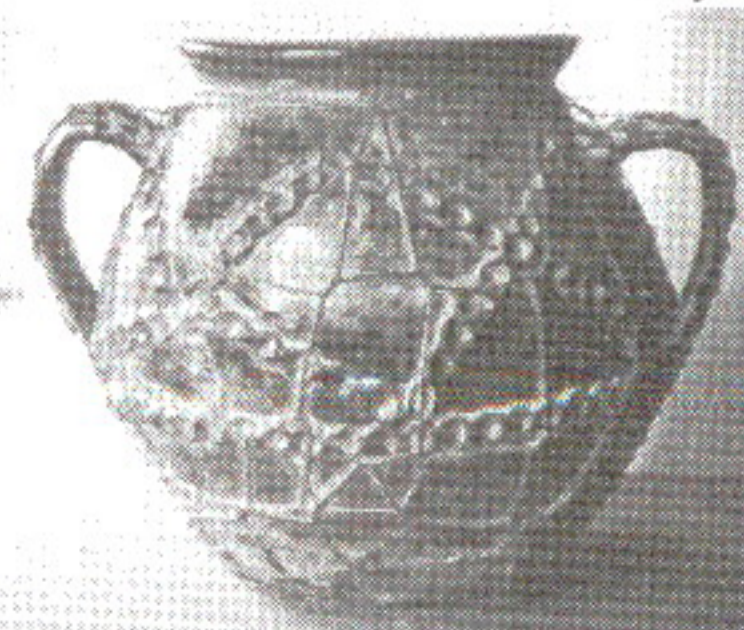
2493

MULT MĂ MUSRĂ IEDERA

Mult mă muștră iedera
Că nu-s verde ca dânsa.
Poate fi iedera verde,
Că tot în pădure șede.
Iedera n-are picioare,
Nici nu-i pălită de soare;
Nici nu treabă plevită;
Nici de vântuț nu-i suflată,
Nici de ploaie nu-i plouată.
Eu de vânturi îs suflată,
Și de ploaie mi-s plouată;
Eu de vânturi îs zbicită
Și de soare mi-s pălită,
Că-mi petrec lumea scârbită,
Scârbită-s fără de seamă,
Nici am tată, nici am mamă.

THE IVY SOLDS ME WITHOUT STOP

The ivy scolds me without stop,
For green, like ivy, I am not.
The ivy can be green and should
For ivy grows in the green wood.
The ivy has no legs, nor feet,
It's not burnt by the sunshine's
heat
And is not bent by any toil.
The winds don't blow her
The rains don't soak her.
But winds do shake me every day
And showers soak me, day by
day,



And wind gusts beat me,
The sun rays scorch me,
All things disgust me,
And I am sicker than ever,
I have neither father nor mother.

2494

MĂ LUAI, LUAI

Mă luai, luai,
Joi de dimineață,
Pe rouă, pe ceață,
Cu rochia creată,
Jos cătă fântână,
Cu săcerea-n brâu,
La holdă de grâu.
Mă plecai, plecai,
Mănunchiu să tai.
Mândră ruje-aflai,
De jos o luai,
La brâu o așezai.
Ruja-nrămurară,
Munți tremurără.
Da' Ion din munte,
Cu oile multe:
Strânje-o, frate-n brață
Și-o sărută-n față.
- Meri, căne cu față,
Nu mă strânje-n brață,
C-a vini maica
Și m-a întreba:
Gătat-am holda?
Io nu am gătat
C-on junghi m-o apucat,
Junghi fără durere,
Moarte fără vrere.
Măicuța să luară
Și jos să dusără
Cu două ulcele
După lecurele.
- Vai, mamă, nu mere
Că apile-s late,
Satele-s departe,
Popă-n sat nu este
Moartea mă păzește.
Știu eu ce mi-i leacu:
Pânza și bumbacu,
Popa și diacu
Și Ion săracu."

ON THURSDAY EARLY
MORN

On Thursday early morn,
Through the fog at dawn,
Dressed with pleated skirt,
I was on the road,
Downhill by the well,
With my sickle ready
For the harvest, so happy.
Down I bent to cut

connu aucun de mes grands-parents paternels, car tous deux étaient morts avant ma naissance.

Je pense que à part Yetti, les tantes ne pratiquaient pas, certaines étaient vaguement croyantes. Et pas davantage du côté de ma mère, pour des raisons inverses, pourrait-on dire: le père, croyant sincère et l'esprit ouvert, avait dit à ses enfants: «si à un moment vous venez à la synagogue seulement par routine, si vous ne sentez pas la foi, alors ne venez pas; choisissez seuls votre ligne de vie. Mes parents m'ont raconté cela peu après notre arrivée en France, quand je leur ai demandé la première fois «ça veut dire quoi, que nous sommes juifs?» Ils me permirent néanmoins, si je le désirais, d'aller à l'église catholique avec les camarades de mon âge.

Parmi les frères de ma mère, je me souviens de mon oncle Bercu, artisan tapissier; j'aimais aller à l'atelier le voir travailler, avec son fils aîné et un autre ouvrier; j'admirais les fauteuils, les canapés... je me souviens de mon oncle Misu, l'artisan relieur, seul dans son petit atelier. Sa femme, appelée Riri, rayonnait d'amour pour sa fille et aussi pour moi! Il y avait aussi Léon, qui avait dû abandonner la médecine à la suite d'un accident, et faute de mieux, secondait sa femme Ernestine, couturière, auprès des enfants, tout en lisant beaucoup par besoin profond et pour garder sa dignité. J'ai appris récemment qu'il traduisait et aussi créait des poèmes, qu'il étudiait avec passion des philosophes, et en parlait beaucoup avec celle de ses filles qui a été élevée par eux, l'autre étant le plus souvent chez les grands parents. Est-ce par lui que m'est venu; à moi aussi, un tel besoin de réfléchir, de m'intéresser à la philosophie, cependant sans m'arrimer aux auteurs ni sans les lire fréquemment. J'ai souvent l'impression que ce que je lis, je l'avais déjà pensé et même appliqué. Il y avait aussi Lupu, qui avait une meilleure situation, ingénieur dans une entreprise; mais aucun oncle proche n'était commerçant, seulement un cousin de ma mère; c'était un petit épicier: j'aimais aussi beaucoup visiter le magasin, et toute la rue, animée et pittoresque, située dans «le quartier juif» de Bucarest. Cette rue aussi a été rasée, malheureusement. Bref tous des gens simples et affectueux. Mon père avait, depuis la guerre de 16 -18 abandonné l'agriculture pour l'imprimerie et je me souviens de l'avoir souvent visité à son travail, boulevard Magheru.

Les autres souvenirs, avant le départ de Roumanie: un mariage, pour lequel on me fit faire une jolie robe à volants, courte et mignonne (j'ai encore la photo). Des jeux dans la cour du petit immeuble, en général avec un voisin de mon âge... Je l'ai revu en 1953, revenue pour la première fois, au festival de la Jeunesse: c'est lui qui m'a reconnue avec émotion, il m'a donné son adresse et m'a supplié de lui écrire... mais j'ai égaré son adresse et je le regrette encore. Jusque là donc, une enfance plutôt douce et tranquille, affectivement riche, beaucoup de contacts. Mon frère, de près de dix ans mon aîné, m'avait appris les lettres sur les journaux, et comme le roumain est assez phonétique, je compris assez vite comment on lit. Mes parents le découvrirent avec surprise, se rendant compte un jour que j'avais téléphoné en me servant de l'annuaire! Je ne suis pas allée à l'école maternelle, peu développée alors.

En 1938, il fallut que mon frère, que j'aimais et admirais malgré son esprit très taquin, parte en France; il avait quatorze ans et cette séparation fut dure pour lui aussi! Il devint élève interne au lycée Michelet à Vanves, près de Paris. Il a fallu l'éloigner, à cause de l'antisémitisme au lycée qu'il fréquentait à Bucarest. Puis, début 1940, nous aussi avons pris la direction de la France, obligés par l'Ambassade de France à Bucarest, car la guerre était déclarée, et nous étions tous Français (ma mère par mariage, mon frère et moi par naissance). Premier drame: il fallait tout vendre pour payer le voyage, et même ma grande poupée préférée me fut enlevée: je crois que je leur en veux encore un peu aujourd'hui encore de m'avoir fait cela! Deuxième drame: quitter les

*Am mârș la voi,
Am prins-o pe mârș-ta de buric
Și ié o făcut: țivlic!*

tantes si chaleureuses et surtout ma grand-mère, qui pleurait, sûre que c'était un adieu; ce qui s'est confirmé. Ma mère et moi partîmes le 2 mars: je revois la foule des proches à la gare, tous avec un «martisor» pour moi, et pleurant. Je me souviens un peu du voyage: j'étais assez sociable, et comme je m'ennuyais en restant près de ma mère dans le compartiment, elle me permit de me promener dans le train; j'entrais donc dans d'autres compartiments et discutais avec les gens qui me souriaient, m'interrogeaient sur ma destination... jusqu'au moment où une dame me ramena à ma mère en disant: «gardez-là près de vous, nous sommes en Allemagne, et la petite raconte à qui veut l'entendre que vous êtes partis à cause de Hitler, c'est dangereux!». Ce furent mes débuts dans la politique. Elle ne m'a guère lâché depuis, que je le veuille ou non.

Nous arrivâmes à Paris, où nous attendaient mon frère et une cousine venue y faire ses études de droit: en Roumanie, le «numerus clausus» réduisait de beaucoup les chances d'accéder aux études pour un élève juif; toute la famille s'était cotisée pour lui offrir sa chance en France. On trouva un petit logement en banlieue, non loin du lycée de mon frère. Mon père avait un ancien collègue à Paris qui lui devait un peu d'argent. Ma mère se mit à faire des tricots pour les gens. On m'inscrivit à l'école maternelle la plus proche. J'y suis restée deux mois: l'institutrice s'y employa à me faire perdre l'accent roumain, cela me fut utile sans doute. Mon père arriva en mai, juste avant la fermeture des frontières. Le 3 juin ce fut le premier bombardement de l'armée allemande en France, justement dans notre banlieue, sans doute à cause du champ d'aviation. Nous les enfants étions dans l'abri construit sous le terrain de sport de l'école de filles toute proche: sirène avant, bruits terrifiants et peur pendant, sirène à nouveau à la fin; nous sortons de l'abri, l'air est envahi par la fumée: nous voyons quand même un énorme trou dans la cour de récréation de notre maternelle, on nous dit que c'est une bombe qui l'a fait. On nous emmène dans la cour des grandes: les parents, affolés, accourent et cherchent leur enfant. Il n'y a pas eu de victimes. Par la suite, je suis descendue de nombreuses fois aux abris, dans l'immeuble où nous habitions en banlieue ou ailleurs.

Mais ce ne fut pas le pire de la guerre pour moi.

Peu après, suivant divers conseils, mes parents décidèrent notre départ en exode. Nous avons eu la chance de profiter d'un des derniers trains en partance pour l'ouest, La Bretagne. Nous sommes descendus à Vannes, je ne sais pas pourquoi; je crois que nous avons surtout marché à pied, assez longtemps, et finalement nous avons été accueillis dans un petit village par une famille que je n'oublie pas: les B. Là-bas je suis allée à l'école dans la «classe unique» où les tables étaient trop hautes pour moi; et des bancs fixés aux tables, par six!

L'institutrice partait de temps à autre terminer son ménage ou préparer son repas, et nous confiait à la surveillance d'une «grande» de fin d'études, qui l'aidait aussi à la maison... Je me souviens surtout de mon septième anniversaire: mes parents ont demandé à nos logeurs un paquet de biscuits, en disant qu'ils voulaient me faire la surprise. Les B. ajoutèrent un camembert qui fit la joie de mon frère et de mon père. Moi, j'étais heureuse avec mes biscuits! et qu'on n'ait pas oublié mon anniversaire malgré la guerre.

Je me souviens d'avoir, malgré le stress ambiant et la pauvreté, avoir ressenti une émotion intense, au cours d'une des rares promenades faites, en apercevant le paysage breton environnant: je ne savais pas encore nommer la lande, le dolmen.

Et j'ai un souvenir historique de taille: je revois mon père dans la grange, monté tout en haut d'une échelle, écoutant la radio à travers le plancher des voisins du dessus; il redescendit, très impressionné, et nous raconta que le Général de Gaulle, de Londres, lançait un grand appel, un grand espoir peut-être pour nous aussi.

Depuis, ce souvenir me revient en mémoire chaque année le 18 juin, toujours avec la même émotion.

**Gura spartă
I prea lată.**

The wheat stalks but instead,
When I bent my head,
A saw a flower red.
I picked it with my hand,
Stuck it in my broad band.
The rose began to grow,
The mountains trembled so.
Johnny the shepherd lad
Cried out over my head.
"Take her in your arms
Kiss her lips and eyes."
"Let me go, you dog,
Release me from your hug,
For mother's coming fast
About my work to ask:
"Ready with your work?"
I have to say I'm not.
"Suddenly I've got
A pain in my chest
And I have to rest,
Otherwise I'll die."
Mother takes two jugs
For medicine to cure
For her daughter poor.
"Oh, mother, don't leave
The waters're wide and deep
The villages, so far.
Since there's no priest to pray
Death could take me away.
But I know my own cure,
I can tell it for sure:
Just white cloths and the priest,
And Johnny the poor, my only
cure.

2495

AUZIT-AM EU ASARĂ

Auzit-am eu asară
C-or zini domnii pe țară
Și-or tăia fagi și brazi lungi:
Unde s-or ascunde dulci,
Ce-or mânca săracii cucii?
Or tăie brazii și fagii:
Unde s-or ascunde dragii,
Ce-or face cucii săracii?

LAST NIGHT I HEARD SOME PEOPLE SAY

Last night I heard some people
say
That townsfolk are coming today
To fell the beech and fir trees tall,
To cut them all before the fall.
If they cut all where can it rest,
Where can the cuckoo build a
nest?
If they fell all and none forgive
Where will the cuckoo go to live?

2496

**MULT MĂ-NTREABĂ
OARECINE**

Mult mă-ntreabă oarecine:
Ce-am făcut cu a meu bine?
Binele nu l-am băut,
Nici în târg nu l-am vândut.
Poate că l-am sãmănat
Primăvara grâu curat,
Grâu curat l-am secerat,
Grâu curat l-am făcut claie
Și-a meu bine-o ars în paie;
Grâu curat l-am făcut coc
Și-a meu bine-o ars în foc.

**SOMEONE ASKED ME
WHAT I'VE DONE**

Someone asked me what I've
done
So that my good luck has all gone.
Neither did I drink it there
Nor did I sell it in any fair.
In the spring I sowed the wheat,
Pure wheat I harvested,
Piled the sheaves all in a stack,
And my luck was burnt on that.
Pure grains baked in the cake,
And my luck burnt on the stake.

2497

**SUFLĂ VÂNTU PÂN
TÂRNAȚ**

Suflă vântu pân târnaț.
Scoală, gazdă, dă-mi cârnaț;
Suflă vântu pân tilincă,
Scoală, gazdă, dă-mi horincă:
Îndulcită, tipărată,
Câte cincî pãhare-odată.
Colindiță cu codiță,
Cârnăcior în țigăiță.
Nu gândiți, voi, gazde buni
Că ni-ț plăti cu minciuni.
Plata noastră-i atâta,
Un colac, pe cât roata
Și-un blid de curechi umplut,
Că suntem drumari demult.
Colindița-i atâta,
Cine-ascultă, să trăia.
Să trăia gazdele căsii,
Să sie voioși cu tății.

**THE WIND BLOWS ABOVE
THE PORCH**

The wind blows above the porch,
Get up, goodman, be our host,
Bring some sausage made of
pork.

Nous sommes restés assez peu en Bretagne, un mois et demi je crois. Peut-être faute d'argent ?

Au retour, fin juillet, la mairie de notre ville de banlieue sud proposa d'envoyer les enfants en colonie de vacances dans un grand château, pas très loin. J'acceptais d'y aller; j'ai apprécié les promenades en forêt, les jeux; mais je n'ai pas oublié une atmosphère tendue, l'arrivée d'hommes en uniforme qui ont tout inspecté – on nous a dit après que ce sont des soldats allemands, qu'on en verra d'autres... Un autre souvenir de la colonie: le «chocolat» servi le matin qui passait mal, on trouvait au fond de la tasse quelque chose qui ressemblait à de la terre... et en général il y avait peu à manger, on nous avait expliqué que c'est à cause de la guerre. A mon retour de colo, je dévorais... sans faire de manières.

Pendant toute cette période de guerre, il nous est arrivé souvent de ne pas même avoir de quoi acheter selon les «tickets» d'alimentation, pourtant réduits. Ma mère a sans doute beaucoup souffert de ne pas pouvoir offrir plus, moi pas trop: j'ai accepté de bon cœur de donner ma ration de chocolat à mon frère adolescent, sur conseil d'un ami docteur. En France, très peu de gens mangent les orties; je revois ma mère malheureuse de nous en faire cuire «en épinards», sans beurre ni rien bien sûr; moi j'étais contente d'une variante aux topinambours quotidiens! Bien des fois j'ai eu peu à manger, parfois presque rien, pendant ces années noires. Cela non plus ne fut pas le pire pour moi. Le pire? LA PEUR d'une part et d'autre part mon INCOMPREHENSION de cette violence, de la haine ressentie... Quelques événements particuliers m'ont marquée à jamais et me poursuivent encore par moments.

D'abord le premier passage de la ligne de démarcation, à Bléré, avec ma mère; mon père et mon frère étaient partis en «zone libre» dès qu'il fut annoncé que les garçons juifs devaient être déclarés à la police. Jamais nous n'avons porté l'étoile jaune: mes parents n'étaient ni naifs, ni moutons avançant vers l'abattoir. Mon père et mon frère étaient réfugiés à Marseille; mon frère, dix sept ans, allait au lycée; mon père faisait la bonne à tout faire chez un avocat ami, en échange de la nourriture pour eux deux; une personne généreuse leur accorda gratuitement une chambre... en sous-sol, mais il fallait y entrer vers minuit et partir à l'aube, car elle n'avait pas le droit d'occuper ce sous-sol. Nous recevions de temps à autre une carte postale type avec quelques mots rassurants, et leur adresse chez l'ami avocat.

Ma mère et moi, encore dans notre banlieue parisienne, attendions, entre deux bombardements, les quelques nouvelles qui nous concernaient le plus: on apprit ainsi, début octobre 1941 je pense, qu'il fallait déclarer «à la Croix Rouge», tous les enfants juifs de moins de 15 ans, pour qu'ils soient protégés... Ma mère décida, prudemment, qu'il était temps de partir à notre tour. La concierge proposa de nous aider à passer la «ligne de démarcation» à Bléré, non loin de Tours, car elle connaissait les lieux, et devait justement s'y rendre voir la famille; nous avons pris un minimum de bagages et sommes parties...

REZUMAT

Amintirile unei copilării zbuciumate, cu rare obiceiuri (stropitul de Paști, aprinderea candeliei), într-o familie silită să plece din România în nord-vestul Franței pentru a supraviețui ororilor celui de al doilea război mondial.

*Patru mǎrg,
Patru stau,
Patru vamă dau.*